
Gilles Ernst

BATAILLE ET HEGEL DANS *THÉORIE DE LA RELIGION*

Théorie de la religion fait partie de ce vaste *cimetière* de Bataille où gisent les divers projets de “ somme ” et les livres inachevés. Rédigé au début de 1948, cet essai devait paraître en décembre de la même année ; mais, faute d’avoir été complété par Bataille, il n’a jamais été publié de son vivant. Sa première édition posthume est de 1974 (Gallimard, collection “ Idées ”), et le texte est ensuite repris en 1976 dans les *Œuvres complètes*¹.

Autre singularité, son titre qui, au vu du contenu du livre, est à la fois exact et restrictif. Il est exact quand Bataille parle de la religion *stricto sensu* (adoptant le point de vue marxiste, il la considère comme la phase des mythes qui précède l’avènement de la science). Mais il est restrictif car l’essai porte plutôt sur l’omniprésence du sacré, tel que l’entend Bataille, dans les comportements humains. Cet état dit de l’“ intimité ”², ou de “ continuité ”³ où la séparation sujet/objet ne joue pas, et qui est à la fois perdu et à reconquérir, est envisagé en diachronie, depuis les origines jusqu’à l’époque moderne, à travers le rapport de l’homme avec l’animalité, la fonction de l’outil, la permanence de la fête sacrificielle, la guerre, le développement industriel contemporain... Vaste panorama, donc, et bien caractéristique de Bataille qu’ont toujours tenté les vues globales. Le tout est complété par un “ TABLEAU GÉNÉRAL ET RÉFÉRENCES ” qui donne un certain nombre d’ouvrages ayant étayé la réflexion et parmi lesquels figurent notamment *l’Essai sur le don* de Marcel Mauss, l’étude de Max Weber sur le lien entre la Réforme et l’apparition du capitalisme moderne et *l’Introduction à la lecture de Hegel*, d’Alexandre Kojève⁴, paru en première édition l’année d’avant et où Raymond Queneau, qui a assisté comme Bataille au cours donné par Kojève, a reproduit l’intégralité de ce cours.

Théorie de la religion appartient donc au versant économique-anthropologique de la pensée de Bataille, où il complète *La Part maudite*, parue en 1949, et *La Limite de l’utile* (édition posthume, 1976). Mais par son lyrisme le livre s’apparente également à *L’Expérience intérieure* (1943). Ce lyrisme est sensible par exemple dans ce liminaire du “ TABLEAU [...] ”, où, selon une pratique déjà utilisée dans certains récits (par exemple, *Madame Edwarda*), le lecteur est directement interpellé :

1 G. Bataille, *Œuvres complètes*, 12 voll., Gallimard, Paris 1970-1988, collection “ Blanche ”, vol. VII, Paris 1976. Édition de référence ici.

2 Ivi, p. 338.

3 Ivi, p. 303.

4 Cf. A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, Paris 1947. Ce livre sera réédité chez le même éditeur et avec le même texte et la même présentation, d’abord en 1968, puis en 1979, édition fac-similé de celle de 1968, que nous citons ici, dans la collection “ Tel ”, n. 45.

Tu ne diffères pas davantage de moi que ta jambe droite de la gauche, mais ce qui nous unit est LE SOMMEIL DE LA RAISON — QUI ENGENDRE DES MONSTRES ⁵.

“ RAISON ” vs “ MONSTRES ” : cette antinomie en grandes capitales, donc majeure, conduit enfin à évoquer la complexité du rapport de Bataille avec la philosophie hégélienne. Ce rapport a connu en gros trois phases. La *phase un* est celle de la découverte dans les années vingt de certains textes de Hegel, avec – ceci intéressera peut-être certains lecteurs de *B@bel* – la lecture des traductions d’Augusto Vera, le grand hégélien italien du 19^{ème} siècle⁶, qui a fait ces traductions à la demande de Victor Cousin et grâce à qui “ commencent les choses sérieuses ”⁷ pour le hégélianisme français qui a mis beaucoup de temps à se développer. La *phase deux* est celle de la fréquentation du cours de Kojève sur la *Phénoménologie de l’esprit*, de janvier 1934 à 1936⁸, phase médiane capitale où Bataille s’attaque au texte allemand de la *Phénoménologie*⁹ et qui se clôt en 1937 par une lettre destinée à Kojève où il affirme, d’un côté, son hégélianisme (la dialectique fondée sur Négativité est le seul chemin vers le savoir) ; et, de l’autre, ce qu’il appellera bientôt son “ post-hégélianisme ”¹⁰ qui consiste à être l’écrivain de cette forme de Négativité que l’“ action ” ou le “ faire ” n’englobe pas et qui est donc, au regard du hégélianisme, une “ Négativité sans emploi ”¹¹. Enfin, la *phase trois* correspond à la période de l’après-guerre, marquée par le “ grand retour à Hegel ”¹² qui conduit Bataille à être plus élogieux à l’égard du fameux “ Système ” tout en soulignant constamment sa différence avec lui.

Théorie de la religion, qui appartient à cette dernière phase, illustre parfaitement cette différence. On y trouve l’adhésion au hégélianisme : épigraphe¹³ citant un paragraphe de l’*Introduction à la lecture de Hegel*¹⁴ ; hommage à ce livre le “ TABLEAU ” (« Nul ne saurait actuellement prétendre à la culture sans en avoir assimilé les contenus »¹⁵) ; rappel

5 Ivi, p. 351.

6 Selon la précieuse liste des *Emprunts de Georges Bataille à la Bibliothèque nationale (1922-1950)*, établie par Jean-Pierre Le Boulter et Joëlle Bellec Martini, *Œuvres complètes*, cit., tome XII, respectivement pp. 565, 572 et 580, il lit en 1925 la traduction de *La Logique* et celle de *L’esprit de la philosophie*. En 1927, nouvelle lecture de *La Logique*. En 1930, il lit un autre Italien, en l’occurrence... Benedetto Croce, dont il lit la traduction française (1910) de *Ciò che è vivo e ciò che è morto della filosofia di Hegel* [...] (1907), *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel*. Enfin, en Janvier de l’année suivante, seconde lecture de *La Philosophie de l’esprit* traduite par Vera.

7 G. Jarczyk / P.-Jean Labarrière, *De Kojève à Hegel. Cent cinquante ans de pensée hégélienne en France*, Albin Michel, Paris 1996, p. 21.

8 Comme Marina Galletti l’a montré, dans sa *Chronologie in Romans et Récits*, direction J.-F. Louette, collection “ Bibliothèque de la Pléiade ”, Gallimard, Paris 2004, p. CVI.

9 Cfr. G.W.F. Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, in *Hegel’s Werke*, Éd. de J. Schulze, Duncker et Humblot, 18 voll., Berlin 1832-1945, vol. 2 ; cfr. *Emprunts de Georges Bataille à la Bibliothèque nationale (1922-1950)*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. XII, p. 598.

10 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VIII, p. 628.

11 Ivi, vol. V, p. 369.

12 Cfr. G. Philippe, dans son édition critique de *Madame Edwarda*, in *Romans et Récits*, cit., p. 1132.

13 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VII, p. 283.

14 Ce passage, qui porte sur le “ Désir ”, d’origine biologique et vu comme moteur de l’action négatrice est extrait de l’avant-propos de l’*Introduction à la lecture de Hegel*, cit., pp. 11-12. Je reviendrai en seconde partie sur ce point.

15 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VII, p. 358.

de la fonction de l'outil dans le processus de la séparation sujet/objet (il est, écrit Bataille, la "forme naissante du non-moi" ¹⁶) ; mention élogieuse de la "science" qui est l'"accomplissement de soi" et celui d'une "conscience claire de l'ordre réel" ¹⁷.

Mais on y trouve aussi, et d'avantage, les marques d'une pensée "post-hégélienne". Celle-ci fonctionne sur le mode de l'opposition : dans un premier temps, Bataille expose la thèse hégélienne dont il reprend le plus souvent la terminologie ; et dans un second, il en souligne l'insuffisance et la complète par ses propres vues. Typique à cet égard est le début du livre de 1948. Dans le cadre d'une réflexion très critique sur l'animalité telle qu'elle est vue par l'"ordre réel" évoqué plus haut, Bataille réhabilite l'animal dont le corps, vivant ou mort, n'est pas une "chose" ¹⁸, ce qui l'amène à parler du pouvoir de la poésie, seul langage capable de sonder le mystère du monde animal. Enfin, au détour d'une phrase introduite par une de ces *ruses de la syntaxe* qu'est le connecteur "d'ailleurs" ¹⁹ dont il est coutumier ²⁰, il en vient à parler du corps humain, ce qui le conduit également à traiter du cadavre humain.

Animalité, poésie, cadavre humain : voilà, dans l'ordre où ils sont abordés chez lui, les trois sujets qui font l'objet du présent article. Un lecteur non averti serait tenté de dire qu'ils n'ont à priori guère de rapports entre eux si *Théorie de la religion* n'avait pris soin de les lier au point qu'ils sont partie intégrante d'une pensée unique. Mais Bataille a prévenu d'emblée ce lecteur : cette pensée est "mobile" ²¹.

1. Paradoxe du cadavre

Inversant l'ordre de Bataille, et allant au plus simple (si on peut dire ainsi), je parlerai d'abord de ce que *Théorie de la religion* dit du cadavre de l'homme. Le paragraphe très polémique titré : *L'animal mangé, le cadavre et la chose* ²² se clôt sur ce point qui n'est abordé que très brièvement. Ce que Bataille en dit n'est néanmoins pas mineur et introduit un élément nouveau par rapport à ce qui a précédé.

Dans les récits rédigés ou publiés avant 1948, le mort révélateur de la mort (mystère absolument soustrait à la pensée, et présent tant en fin de vie que dans le cours de la vie) est essentiellement un objet érotique (nécrophilie). "Il fascine" (Bataille, dans *Histoire de rats*²³). Dans *Théorie de la religion*, il "fascine" tout autant l'essayiste Bataille. Mais pas pour les mêmes raisons car s'il suscitait auparavant le désir, il interroge maintenant par son immobilité et sa mutité ²⁴. Que signifient celles-ci ? Que faire, que penser devant elles ?

16 Ivi, p. 297.

17 Ivi, p. 339.

18 Ivi, p. 304.

19 Ivi, p. 305.

20 Cette locution adverbiale, rompant un raisonnement homogène, introduit toujours chez lui un argument hétérogène qui s'avère être plus probant que les autres.

21 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VII, p. 287.

22 Ivi, pp. 304-305.

23 Bataille, à propos du corps de son père, *Romans et Récits*, cit., p. 528. Et qu'elle ait eu une relation incestueuse avec ce père ne change rien à l'affaire : tout mort des récits de Bataille fige le vivant sur place.

24 Voir ce qu'il dit en 1953 dans l'article *Le paradoxe de la mort et la pyramide* : « [...] un je ne sais quoi

S *pazio aperto*

Pour Hegel, on le sait, elles sont insupportables : l' " *être mort* ", " singularité vide ", " *être passif pour autrui* ", est retourné dans l' " *être-devenu immédiat de la nature* " ²⁵, toutes expressions indiquant que le corps du mort, voué à la *thanatomorphose* (néologisme pour la destruction biologique), ne signifie dans son inertie plus rien, sinon son appartenance à la nature primitive. Or celle-ci est " émancipée du concept " ²⁶. Il faut donc réintroduire le mort dans le cycle du concept. Le rituel des funérailles (prise de parole devant le cadavre et gestes symboliques), défini comme l' " *opération d'une conscience* ", consiste alors pour l'endeuillé, qui « prend sur soi [nie le donné naturel par la force de l'esprit] l'opération de la destruction », à faire deux choses : d'une part, aller au devant de la destruction en enfouissant le corps ; d'autre part, réintégrer par le discours le mort dans la communauté des vivants qui, gardant son souvenir, le regardent malgré sa disparition comme un élément spirituellement présent. C'est ainsi, dit encore Hegel, que la famille du mort parvient à « restituer la vérité » ²⁷. En somme, la confrontation du vivant avec le mort révèle le pouvoir de l'esprit.

Pour Bataille, le cadavre révèle également le pouvoir de l'esprit. Mais *par défaut*. Non que, en cela fidèle à sa curieuse méthode, il ne fasse dans un premier temps pas mention de la doxa hégélienne. Du moins il s'en rapproche un peu quand il dit que la mort " réduit " le vivant " à l'état de chose " ²⁸ et que le cadavre est

[...] en principe un élément strictement subordonné, qui ne compte pas pour lui-même. Une utilité de même nature que la toile, le fer ou le bois manufacturé ²⁹.

Cependant, la " vérité " ³⁰ révélée par le mort n'est pas la même que celle de Hegel. La " vérité " de Hegel est *positive* car elle est le résultat d'une dialectique où l'esprit à la fois accepte le donné naturel (ce qu'il fait en livrant de lui-même le cadavre à la terre) et le nie en redonnant sens au mort (rétablissement du lien communautaire). La " vérité " de Bataille est *négative* puisque le naufrage du corps, qui détruit l'esprit, illustre à *contrario* le pouvoir de l'esprit qui tire sa suprême grandeur d'avoir été. Ce paradoxe, *Théorie de la religion* le traduit en ces termes :

En un sens, le cadavre est la plus parfaite affirmation de l'esprit. C'est l'essence même de l'esprit que révèlent l'impuissance définitive et l'absence du mort, de même le cri de celui qu'on tue est l'affirmation suprême de la vie ³¹.

Tu fus un " esprit ", tu n'es plus que silence, mais ce silence est plus la mémoire de ton " esprit ", il est sa présence encore davantage que le creux renvoie au plein : telle est donc la

d'horrible et d'exsangue s'agglutine au corps qui se décompose et à l'absence de celui qui nous parlait et dont le silence atterre », G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VIII, p. 513.

25 Cfr. *Phénoménologie de l'esprit*, traduction de Jean Hyppolite, Aubier Montaigne, Paris 1980, tome II, pp. 21 et 20.

26 Ivi, tome I, p. 230.

27 Ivi, tome I, pp. 20-21.

28 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VII, p. 305.

29 *Ibidem*.

30 Ivi, le mot figure p. 309.

31 Ivi, p. 305.

leçon que Bataille tire du mort. Et de la mort en général : le monde du savoir plié à l' " ordre réel " « ne peut faire que la disparition de la vie dans la mort ne révèle l'éclat *invisible* de la vie qui n'est pas une chose »³². C'est une grande surprise. On la trouve déjà dans *Sacrifices* (1936). Mais il s'agit alors moins du mort lui-même que de l'ipséité du sujet révélée dans le mourir : « Le moi n'accède à sa spécificité et à sa transcendance intégrale que sous le forme du " moi qui meurt " »³³. *L'Expérience intérieure* (1943) développe cela en ces termes : « Dans le halo de la mort, et là seulement, le moi fonde son empire » et accepte la parole qui dit : « Meurs comme un chien »³⁴. Comprenons : meurs seul et de manière dégradante.

Il est intéressant à un autre titre, ce " meurs comme un chien ". On peut en effet très bien le prendre au sens littéral : meurs comme l'animal. Aussi bien *L'Expérience intérieure* confirme cette lecture lorsque Bataille dit que la mort " rejette [l'homme] dans l'animalité " ³⁵. Or, de l'animalité, du corps de l'animal et de sa parenté (le mot est faible) avec celui de l'homme, il est longuement question dans *Théorie de la religion*. On peut même dire qu'il en est trop question pour qu'on n'y devine pas l'effet du fameux " post-hégélianisme " .

2. Enigme de l'animalité

En 1948, la présence du monde animal n'est pas nouvelle chez Bataille. Elle est même très ancienne : dès 1928, avec la parution d'*Histoire de l'œil*, le premier récit, l'animal fait son entrée dans l'œuvre narrative que d'ailleurs il ne quittera plus ; et un an plus tard, il entre dans l'œuvre théorique avec la publication de l'article " Le Cheval académique ". Dans les deux cas, il s'agit, en même temps que d'un retour dans le passé archaïque où l'homme n'avait pas peur des animaux – ou les redoutait tellement qu'il en faisait des dieux –, de l'irruption d'un *monstre* contredisant la vision irénique de l'animal domestique (conquis et asservi par l'homme) : là, taureau bondissant dans l'arène de la corrida ou rat entrant dans l'œil d'un cadavre³⁶ ; ici, " chevaux déments " des monnaies gauloises du 4^{ème} siècle avant notre ère, dont la représentation difforme contredit les " platitudes et [...] arrogances idéalistes " ³⁷.

Ainsi est fondé ce *bestiaire* de Bataille qui se décline en trois espèces : il est tantôt positif (le cheval indompté des origines, le loup rebelle, et surtout l'oiseau dont la légèreté et l'insouciance représentent soit l'euphorie du désir érotique, soit l'envol de la mort qui échappe à toute pensée) ; il est tantôt négatif (le corbeau, selon un vieux topos oiseau de mauvais augure, le coq dont la stridence est aussi insupportable que celle des idéalistes) ; il est tantôt à la fois positif et négatif (les rats d'*Histoire de rats*, qui symbolisent à la fois la démarche

32 Ivi, p. 309.

33 Ivi, tome I, pp. 91-92.

34 Ivi, tome V, pp. 86-87.

35 Ivi, p. 86.

36 Le taureau, " sorte de monstre noir " est encore nommé « monstre solaire » par allusion au culte de Mithra, et le rat dont il est question est celui qui, dans un tableau de Valdès Leal, peintre macabre du 17^{ème} siècle, accroché dans l'église de la *Caridad* de Séville, entre dans l'œil d'un mort étendu dans son cercueil, *Romans et récits*, cit., version de 1928, pp. 86 et 91.

37 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome I, pp. 160 et 162.

fuyante d'un prêtre *et la beauté du sexe masculin*). Et souvent, parce que l'élan érotique naît du corps et que ce corps fonctionne comme celui de l'animal, il introduit entre l'être pensant et celui qui ne pense pas une analogie qui dérange : Madame Edwarda, dans le récit du même nom, est dans sa débauche sans frein " nue comme une bête " ³⁸ ; B. est dans sa sauvagerie " belle comme une louve " ³⁹.

Dans *Théorie de la religion*, que précède en 1947 l'article sur " L'amitié de l'homme et de la bête " , encore consacré au cheval ⁴⁰ , animal décidément privilégié par Bataille parce qu'il passe, selon une idée trop bien reçue, pour être la " plus noble conquête de l'homme " , le propos est moins imagé et plus discursif. Il annonce en cela *L'Histoire de l'érotisme*, qui date de 1950 ⁴¹ . Mais il est tout aussi lyrique. Il a même quelque chose de passionné quand Bataille écrit :

La définition de l'animal comme une chose est devenue humainement une donnée fondamentale. L'animal a perdu la dignité de semblable de l'homme, et l'homme, apercevant en lui-même l'animalité, la regarde comme une tare ⁴² .

On devine la thèse que résument ces lignes : l'animalité n'est pas une " tare " et, plus encore, elle est un défi pour l'esprit qui ne peut entrer dans son mystère. Mais cela suppose qu'il faille au préalable ruiner la conception voulant qu'elle ne soit pas un mystère. Donc la philosophie hégélienne telle qu'elle est interprétée par Kojève.

J'ai indiqué plus haut qu'un passage du livre de Kojève sert d'épigraphe à *Théorie de la religion* ⁴³ . Cet extrait porte sur la force du " Désir " qui, d'origine naturelle (la faim, par exemple), pousse l'être, dans une " action négatrice ", à " détruire ou transformer " le donné naturel, produisant de la sorte la nécessaire séparation du " sujet " et de l' " objet " , sans laquelle il n'y pas d' " être conscient de soi " ⁴⁴ . Fort bien. Le problème est que *Théorie de la religion*, qui a la nostalgie d'une " continuité " sans fracture sujet/objet ni séparation corps/esprit, est tout entier bâti sur la thèse opposée... Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce curieux usage d'un extrait hégélien comme épigraphe d'un texte qui s'en éloigne passablement : Bataille s'en est déjà servi pour *Dirty*, petit récit publié en 1945, et il s'en servira encore pour la troisième édition de *Madame Edwarda*, en 1956. Et chaque fois comme d'un faux appât, tout se passant comme si s'abriter derrière le nom prestigieux de Hegel était la meilleure façon de contredire son enseignement...

38 G. Bataille, *Romans et récits*, cit., p. 337.

39 G. Bataille, *L'Impossible*, *ivi*, p. 496.

40 Qu'on considère le spectacle d'un cheval emballé, libéré de ses attaches, donc rendu à la sauvagerie des origines, dit en substance Bataille, et déjà « l'aspect fulgurant de la bête déchaînée se situe au-delà des limites humaines », et déjà l'œil humain aperçoit une " possibilité divine " . " Divine " parce que restituant à la sauvagerie que la raison humaine a prohibée ; cfr. G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome XI, p. 168.

41 Cfr. *ivi*, tome VIII, p. 24 et suivantes, où Bataille insiste longuement sur le fait que l'homme et l'animal baignent dans le même " donné naturel " que la raison et la religion, qui ont la sexualité en horreur, s'acharnent en vain à nier.

42 *Ivi*, tome VII, p. 304.

43 *Ivi*, p. 283.

44 A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, cit., pp. 11-12.

Une ironie identique caractérise ce qu'il dit ensuite de l'animal. Défini par Hegel comme vivant seulement dans l'"immédiateté de la vie substantielle"⁴⁵, au stade qui précède la naissance de la conscience, l'animal, dit pour sa part Kojève, est lié à son identité ("Être-en-soi" ou être naturel) et est incapable d'accéder à la Négativité. Il dispose certes du "sentiment de soi" (*Selbstgefühl*) qui le pousse instinctivement à nier dans une certaine mesure le donné naturel en se nourrissant de la chair d'un autre animal ; mais il n'a pas la conscience de soi (*Selbstbewusstsein*) qui, l'arrachant à une expérience du temps limitée à l'instant, lui donnerait la notion de l'avenir⁴⁶. Non plus qu'il n'a évidemment conscience de la mort⁴⁷. Même leçon (même catéchisme ?) chez Bataille : « [...] l'animal est l'immédiateté, ou l'immanence » ; « [...] il n'y a pas transcendance de l'animal mangeur à l'animal mangé », ni, dans ses rapports avec ses semblables, de lien analogue à la domination du maître sur l'esclave (dans cet océan indistinct qu'est le règne animal, le lion est tout au plus « qu'une vague plus haute renversant les autres plus faibles ») ; enfin, et ceci résume tout dans une représentation en principe "inévitabile pour nous", l'animal vit "dans le monde comme l'eau dans l'eau"⁴⁸.

Et pourtant, et pourtant, tout cela n'a été avancé avec tant d'insistance que parce qu'il s'agit d'un "point de vue étroit" qui semble "discutable"⁴⁹. C'est le moins qu'il puisse dire car « rien, à vrai dire, ne nous est plus fermé que cette vie animale dont nous sommes issus ». Autrement dit, la pensée rationnelle ne peut en éclairer la profondeur. Et cependant, bien qu'à « nous représenter l'univers sans l'homme » (le monde peuplé uniquement d'animaux), nous ne puissions « susciter qu'une vision où ne voyons rien »⁵⁰, le regard vide de la bête demeure fixé sur nous. Et notre regard, sur elle.

Se pose alors la même question que fait surgir le cadavre humain : que faire devant ce regard ? Que dire ? Réponse de Bataille : il existe malgré tout une "manière correcte d'en parler". Mais, comme on va le voir maintenant, cette "manière" est fort surprenante et n'est pas un des moindres paradoxes de *Théorie de la religion*.

3. Verite du " mensonge poetique "

Mon dernier sous-titre reprend en partie celui du paragraphe trois, pages 293-294 : *Le mensonge poétique de l'animalité*. Bataille y développe le syllogisme suivant : l'animal est une des formes de l'inconnaissable ; or la « poésie ne décrit rien qui ne glisse à

45 *Préface à la Phénoménologie de l'esprit*, texte traduit par Jean Hyppolite, collection « Bibliothèque philosophique bilingue », Aubier-Montaigne, Paris 1966, p. 21.

46 Je résume ce que Kojève dit dans son *Introduction à la lecture de Hegel*, cit., p. 11 et ss., pp. 168, 515 et ss., p. 552 et ss.

47 Ce point sur lequel Kojève ne cesse d'insister est rappelé également par Bataille, le 17 janvier 1938, dans une conférence donnée à la " Société de psychologie collective " : « En effet le comportement très accusé de la société humaine à l'égard des cadavres peut être représenté comme opposant le monde humain au monde animal. [...] et l'on peut se demander si l'homme qui n'est pas plus que l'abeille ou la fourmi un animal social, n'est pas essentiellement un animal qui a conscience de la mort » (G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome II, p. 282).

48 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., tome VII, pp. 291-296.

49 Ivi, p. 291.

50 Ivi, p. 293.

l'inconnaissable » ; donc la réponse à donner à l'animal « ne peut être *ouvertement* que poétique ».

On peut à priori se demander ce que la poésie vient faire dans *Théorie de la religion*. Il faut cependant reconnaître qu'elle n'y est nullement malvenue. Ni pour ce que Bataille en a dit précédemment, ni pour ce qu'il dit d'elle maintenant, ainsi que de sa nécessité dans le rapport de l'homme avec l'animal, dont il complète également la définition dans le sens positif donné plus haut.

Élaboré en 1948, l'essai sur la " religion " est en effet l'aboutissement d'une réflexion théorique et d'une pratique qui date de bien avant. Dès 1933, dans le célèbre article *La Notion de dépense* (je me limite à quelques grandes données, donc sans mentionner les essais de Bataille sur Blake ou Baudelaire), où Bataille dresse la liste des conduites procédant du principe de dilapidation qui selon lui perturbe heureusement, et régulièrement, l'histoire humaine, il définit ainsi la poésie :

Le terme de poésie, qui s'applique aux formes les moins dégradées, les moins intellectualisées, de l'expression d'un état de perte, peut être considéré comme synonyme de dépense : il signifie, en effet, de la façon la plus précise, création au moyen de la perte. Son sens est donc voisin de celui de *sacrifice*⁵¹.

Dans ce cas, le mot désigne la poésie proprement dite, en tant qu'elle pervertit, par exemple par l'usage immodéré de la métaphore, ou par son ancrage dans le rêve, le langage normal. Mais trois ans avant, en 1930, avec le texte sur Sade où Bataille écrit que la " fiction " de Sade est poétique parce qu'elle est " *exempte de toute application pratique* " ⁵², le terme prend un sens plus vaste en s'appliquant à tout genre littéraire qui refuse de servir le monde utile. Relève donc de la poésie le récit non réaliste et le théâtre non politique. Relèvent en particulier de la poésie ces romans à double ressort, l'un avoué, l'autre dérobé, telle *La recherche du temps perdu* de Proust, dont *L'Expérience intérieure* dit en 1943 qu'elle vaut moins par la reconquête du temps passé que par l'échec de la quête du narrateur qui, ne pouvant jamais posséder Albertine, incarne malgré son créateur le " secret de la poésie " ⁵³. Puisque la poésie est par principe ce qui se dérobo.

C'est dire que *Théorie de la religion*, en affirmant comme on l'a vu que la poésie " ne décrit rien qui ne glisse à l'inconnaissable " , ne fait que reprendre des vues déjà anciennes. Mais elle le fait à la lumière d'un élément nouveau. À partir des années 1940, et pour des causes qui restent encore en partie mystérieuses (la disponibilité ? la souffrance née de la mort d'une femme très aimée ? l'excitation provoquée par la tourmente de la guerre ?), Bataille se met en effet à écrire des poèmes. *L'Archangélique*, son premier recueil, est publié en 1944, et *L'Orestie*, second recueil, inséré en 1947 dans *La Haine de la poésie* (devenu *L'Impossible* en 1962), paraît en 1945. D'autres poèmes, qui datent de la même époque, n'ont pas été publiés de son vivant et sont inclus dans le tome IV des *Œuvres complètes*. Chose tout aussi importante à signaler, *L'Orestie*, qui mêle les poèmes à des commentaires qui en pré-

51 Ivi, tome I, p. 307.

52 Ivi, tome II, p. 71.

53 Ivi, tome V, p. 169.

cisent la portée, ne cesse de souligner, d'abord, la gratuité, voire l'inutilité, de l'expérience poétique au regard du monde utile (aspect positif ; ensuite, son échec vu que jamais le poète, qui se sert malgré tout du langage, ne pourra dire le mystère qui est au fond de l'être ⁵⁴ .

En revanche, pas d'échec de la poésie dans *Théorie de la religion*. Mais au contraire, un grand succès. Certes, Bataille y maintient qu'au jugement des gens sensés la poésie qui équivaut à un "saut" (fuite) par-dessus le réel n'est qu'une "sottise" ⁵⁵ ou un "mensonge" ⁵⁶ . Est-il en cela encore en train de prendre un instant appui sur Hegel ? C'est possible si on songe que Hegel est au fond très méfiant devant la poésie en laquelle il voit un "moyen terme entre le sensible et le concept" qui, confondant "l'objectif et le subjectif" ⁵⁷ , ne peut atteindre la vérité de la dialectique. Mais que pèse cette concession sur la "sottise" si on la compare au bénéfice qu'en tire le poète ?

Ce bénéfice est double. Touchant à la "tentation gluante de la poésie" ⁵⁸ , il donne accès, grâce à la "fulguration des mots" , à la "souveraineté" ⁵⁹ . Signe de ce lyrisme dont j'ai dit plus haut qu'il caractérise *Théorie de la religion*, Bataille, d'ordinaire avare de synonymes, fait précéder ce terme de : "c'est sa richesse, sa gloire" . Ceux qui sont un peu familiarisés avec sa pensée savent pourquoi : la "souveraineté" est ce qui vient après la *Herrschaft* hégélienne, elle ne la refuse pas là où elle est efficace, elle la complète là où le Maître n'a plus rien à faire et où le poète prend sa place.

S'agissant enfin de l'animalité, le développement sur la poésie affirme trois principes cette fois-ci logiquement enchaînés. Premièrement, cessant d'être une "chose" , l'animal cesse obligatoirement d'être "pour nous fermé et impénétrable" . Ce qui n'implique pas qu'il soit complètement pénétrable. Secondement, la poésie est, dans les limites qui sont les siennes (recours malgré tout au langage), le moyen d'accéder un peu, donc sans en épuiser le mystère, au monde animal. De là, soit dit nullement en passant, sa présence dans les poèmes de Bataille où – je passe à regret sur le lamento du loup "pleurant le sang" d'avoir trop aimé une femme inaccessible ⁶⁰ – vole un "oiseau sans tête aux ailes battant la nuit" ⁶¹ , ou une "pie mangeuse d'étoiles" , ou un "petit oiseau/mille couleurs" ⁶² .

Troisièmement, la poésie est enfin le seul instrument pour découvrir la communauté, impossible dans le monde de l'"ordre réel" , qui unit l'homme à l'animal. Cette communauté naît d'un poids et d'un regard. Le poids est celui d'un corps que l'homme partage avec l'animal et dont Bataille suggère qu'il serait temps de le supporter, qu'il soit vivant et mort ; et le regard, qui naît d'un échange (œil humain sur celui de la bête), découvre,

54 Ce déchirement est ainsi souligné par Oreste : « *Je m'approche de la poésie : mais pour lui manquer* », G. Bataille, *Romans et Récits*, cit., p. 561.

55 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., p. 294.

56 Ivi, p. 293.

57 J. Hyppolite, *Logique et Existence. Essai sur la logique de Hegel*, collection "Epiméthée", PUF, Paris 1953, p. 47.

58 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., p. 294, où l'emploi métaphorique de "gluante" souligne un trait commun avec l'érotisme qui est tout aussi "collant" et inconsistant au regard de la raison.

59 *Ibidem*.

60 Ce poème en deux quintiles d'octosyllabes, qui se trouve dans les *Poèmes*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., tome IV, p. 27, est à mon sens un des plus beaux de Bataille. Je ne peux qu'y renvoyer le lecteur.

61 G. Bataille, *L'Archangélique*, ivi, tome III, p. 87.

62 G. Bataille, *Poèmes*, ivi, tome IV, pp. 12 et 33.

écrit Bataille, une “ profondeur qui m’attire et qui m’est familière ” . Pourquoi ? La raison est la suivante :

Cette profondeur, en un sens, je la connais : c’est la mienne. Elle est aussi ce qui m’est le plus lointainement dérobé, ce qui mérite ce nom de profondeur qui veut dire avec précision *ce qui m’échappe*. Mais c’est aussi la poésie [...] ⁶³ .

Telle est donc, avec cette dernière insistance sur le pouvoir poétique, la leçon que Bataille tire de son regard sur l’animalité. Elle ne diffère guère de celle que lui a enseignée la contemplation du mort, même si celle-ci est dans *Théorie de la religion* moins développée que dans d’autres essais ou dans ses poèmes ⁶⁴ . Il fallait néanmoins l’évoquer, ne fût-ce que pour souligner que pour Bataille elle produit au fond le même scandale que notre rapport avec l’animal, dans la mesure où celui-ci nous demeure aussi caché que l’est le cadavre humain. Et cela, vu la période où *Théorie de la religion* est écrit, passait nécessairement par la confrontation avec Hegel. Mais cette confrontation, pour indispensable qu’elle ait paru, ne pouvait épuiser le problème de l’animalité dans le livre de 1948. Elle ne pouvait que l’introduire. Et souligner la cohérence, certes peu visible en première lecture, des vues de Bataille. Cette cohérence est d’autant plus remarquable que, poursuivant son enquête, il a par la suite insisté davantage sur la séparation homme/animal induite par le respect de l’interdit et l’attrait du travail, que le monde animal ignore. Ce sont là des vues incontestablement moins poétiques. Mais est-ce trop s’avancer que de dire qu’elles ne font que souligner davantage la place originale que *Théorie de la religion* tient dans l’œuvre de Bataille ? Malgré ses détours provoqués par une grande ambition, et peut-être à cause d’eux, ce livre est au fond plein d’émotion devant les morts, les bêtes et la poésie. Convenons que chez un homme qui n’était pas peu fier de rendre l’“ air peu respirable autour de lui ” (je le cite de mémoire) ce n’est pas un défaut. C’est un autre Bataille. C’est le Bataille qu’on voit sourire sur certaines photos. Et qui, penché sur le passé, regretterait presque le temps où (je cite toujours de mémoire) “ les bêtes parlaient ” .

63 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., p. 204.

64 Où le motif du silence du mort est par exemple évoqué dans ces vers : « Les yeux de ces morts / épuisent le cœur / tête aveugle aphone / démence sans être » (ivi, tome IV, p. 20).